

Editions de l'Université de Bruxelles

PROBLEMES D'HISTOIRE DU CHRISTIANISME

Édités par Jacques Marx

Publiés avec le concours du Ministère de l'Éducation Nationale
18/1988

ASPECTS DE L'ANTICLERICALISME DU MOYEN AGE A NOS JOURS



**Institut d'étude des religions
et de la laïcité.**

Comité directeur

Président: H. Hasquin

Vice-Président: J. Marx

Secrétaire: A. Dierkens

ÉRASME ET RABELAIS : D'UN ANTICLÉRICALISME L'AUTRE ?

par
Franz BIERLAIRE

Les dictionnaires et les encyclopédies religieuses réservent peu de place à l'anticléréalisme. Ainsi le *Dictionnaire de théologie catholique*, qui ne lui consacre que quelques lignes dans ses Tables générales : «On entend par anticléréalisme l'opposition faite au clergé (catholique, en l'espèce) pour des raisons légitimes ou illégitimes. On a trouvé cette hostilité foncière à l'égard de la hiérarchie et du sacerdoce déjà au Moyen Age, plus fréquemment dans la période précédant la Réforme, d'une façon plus violente chez les Réformateurs, plus radicalement encore au XVIII^e siècle, puisqu'il ne s'agit plus seulement du clergé, mais de la religion révélée elle-même» ¹. Cette brève définition est le résumé de l'article un peu plus documenté paru dans *Catholicisme*, en 1948, sous la plume de J. Leclerc. Celui-ci fait la distinction entre l'anticléréalisme du dedans, qui oppose les laïcs aux clercs, et l'anticléréalisme du dehors, qui attaque l'Eglise dans son organisation hiérarchique, et il énumère quelques-uns des thèmes préférés de l'anticléréalisme : distinction entre clercs et laïcs, critiques contre l'avidité des clercs en matière de possessions temporelles, écart souvent lamentable entre l'idéal des ministres et leur conduite réelle, remise en cause de la hiérarchie, négation de la valeur et de la légitimité du sacerdoce catholique ².

Ces thèmes, et quelques autres, on les retrouve jusqu'«au cœur religieux du XVI^e siècle» ³. Ainsi, chez Erasme, dont on est en droit de se demander comment il a pu être, à la fois, «profondément pieux et farouchement anticléréal» ⁴, ou chez Rabelais dont on a pu écrire que, dans le *Quart Livre*, «il cesse d'être, si jamais il le fut, un catholique romain» ⁵. L'évangélique Rabelais ne serait donc pas le «timide et prudent orthodoxe», nourri d'Erasme, mais beaucoup moins hardi, que nous présentait Lucien Febvre, en 1942, dans *Le Problème de l'incroyance au XVI^e siècle* : «Toutes les railleries, toutes les critiques, toutes les attaques de Rabelais contre les théologiens, les moines, les nonnes, les abus et les pratiques, elles sont dans Erasme, écrit-il, elles sont même d'Erasme», en particulier l'Erasme des *Colloques*, «cette fine comédie aux cent actes divers», dont Rabelais s'est servi amplement et sans vergogne ⁶.

Dans l'*Ichthyophagie*, rappelle L. Febvre, Erasme règle ses comptes avec Montaigu, maison de force intellectuelle, repère de pouillerie et de misère indicible; Rabelais voue ce collègue à la vindicte du roi, à son exécution, sans avoir cependant l'expérience personnelle ni le ressentiment justifié d'Erasme. Dans *Le Sermon*, Erasme s'en prend à un prédicateur, au nom rabelaisien de Merdardus, qui ressemble à s'y mé-

prendre à Maître Janotus de Bragmardo, envoyé auprès de Gargantua pour récupérer les cloches de Notre-Dame ⁷, symbole grotesque de ces théologiens d'un nouveau style qui «ont accumulé tant d'érudition et tant de difficultés techniques, dit la Folie, que les Apôtres eux-mêmes auraient besoin d'un autre Saint-Esprit s'il leur fallait discuter avec eux» ⁸.

Sur les mœurs des moines, «Erasme indique les thèmes, Rabelais les développe», poursuit Lucien Febvre, qui a tort toutefois de mettre dans le même sac les moines mendiants du colloque *Les Franciscains* et ceux du colloque *L'Enterrement*; les premiers sont de bons moines, les seconds des «vautours» s'abattant au chevet d'un mourant, comme les rapaces que chasse, loin de lui, le vieux poète Raminagrobis :

«J'ai, en ce jour, qui est le dernier et du mois de mai et de moi-même, chassé hors de ma maison, avec grande fatigue et difficulté, un tas de vilaines, immondes et pestilentielles bêtes, noires, bigarrées, fauves, blanches, cendrées, bariolées, qui ne voulaient pas me laisser mourir tranquillement et qui, par frauduleuse morsure, agrippements de Harpies, importunités de frelons, toutes forgées en l'officine de je ne sais quelle insatiabilité, m'arrachaient à la douce pensée en laquelle je me reposais, contemplant et voyant et déjà touchant et goûtant le bien et la félicité que le bon Dieu a préparé à ses fidèles et à ses élus, en l'autre vie, en l'état d'immortalité» ⁹.

Erasme, dans *L'Ichthyophagie*, conte l'histoire d'une nonne, violée par un jeune homme et qui se garde d'appeler : la règle du silence avant tout. Rabelais connaît cette bonne sœur; il sait même son nom, qui n'est pas moins rabelaisien que celui de son agresseur, le frère Royddimet :

«Mais, dit l'abbesse, misérable que tu es, pourquoi ne faisais-tu pas des signes à tes voisines de chambre ? — Je leur faisais des signes du cul tant que je pouvais, répondit la Fessue, mais personne ne me secourut. — Mais, demande l'abbesse, misérable, pourquoi ne vins-tu pas me le dire et t'en accuser selon la règle, aussitôt ? — Parce que, répondit la Fessue, craignant de demeurer en l'état de péché et de damnation, de peur d'être surprise par une mort soudaine, je me confessai à lui avant qu'il ne quittât la chambre, et il me donna comme pénitence de ne le dire ni le dévoiler à quiconque. Révéler sa confession aurait été un péché trop énorme et trop détestable vis-à-vis de Dieu et des anges» ¹⁰.

Sur la paillardise des moines, Rabelais est beaucoup plus explicite qu'Erasme : pour l'auteur de *Gargantua*, la seule ombre d'un clocher d'abbaye est fécondante ¹¹ !... Sur leur ignorance, les deux humanistes s'en donnent à cœur joie. L'abbé qui, dans les *Colloques*, donne la réplique à une femme instruite, interdit strictement l'étude à ses moines. Frère Jean a connu cet abbé : «Dans notre abbaye, nous n'étudions jamais, de peur des oreillons. Feu notre abbé disait que c'est une chose monstrueuse que de voir un moine savant» ¹². Erasme et Rabelais, qui ont eu l'expérience de la vie monastique, en dénoncent allègrement les faiblesses et les tares. La Folie est féroce, lorsqu'elle parle «des gens appelés vulgairement religieux ou moines» :

«qualifications regrettables, car la plupart n'ont pas de religion et personne ne circule davantage que ces prétendus solitaires. Ils seraient d'ailleurs les plus malheureux des hommes si je ne leur venais en aide de mille manières. Bien que leur espèce soit universellement exécrée au point qu'en rencontrer un par hasard passe pour un mauvais présage, cela ne les empêche pas d'avoir la plus haute idée d'eux-mêmes. D'abord parce que le comble

de la piété à leurs yeux, c'est de pousser l'ignorance jusqu'à l'analphabétisme intégral. Ensuite, parce qu'en brillant dans les églises des psaumes qu'ils comptent mais qu'ils ne comprennent pas, ils croient réellement charmer l'oreille du Très Haut. Plusieurs d'entre eux savent parfaitement tirer parti de leur crasse et de leur qualité. Ils crient à toutes les portes pour réclamer du pain, et ils assiègent partout auberges, voitures et bateaux, au détriment des véritables mendiants. Aimables personnes qui prétendent, comme ils le disent, nous rappeler la vie des apôtres par leur saleté, leur ignorance, leur grossièreté et leur impudence»¹³.

On croirait entendre Gargantua expliquer à Eudémon pourquoi les moines sont retirés du monde, et ce n'est pas seulement parce qu'ils en mangent la merde, c'est-à-dire les péchés, et qu'en tant que mange-merde on les rejette dans leurs latrines, à savoir leurs couvents et leurs abbayes, écartés de la vie publique comme les latrines sont écartées de la maison». C'est surtout parce qu'ils sont inutiles au monde, que les moines sont hués et abhorrés : ils ne labourent pas, ne gardent pas le pays, ne guérissent pas les malades, ne transportent pas les biens de consommation, ne prêchent ni n'instruisent les gens; et s'ils prient, — «sans y penser, ny entendre, dit Rabelais, et ce je appelle mocquedieu, non oraison», — c'est par peur de perdre leurs miches et leurs soupes grasses¹⁴.

Ici, Rabelais dépasse la satire anticléricale traditionnelle, qui s'en prenait aux hommes, pas à l'institution, encore que Gargantua prenne soin de préciser qu'il entend par moine, «un de ces oiseux moynes», qui est tout le contraire de Frère Jean. Le souhait de ce dernier fait de Thélème une contre-abbaye, au rebours de toutes les autres, non un couvent idéal, mais un anticouvent¹⁵.

Comme Frère Jean est une des figures les plus sympathiques du roman rabelaisien, les ecclésiastiques mis en scène dans les *Colloques* ne tiennent pas les plus mauvais rôles¹⁶. Si, par la bouche d'une femme instruite, il ridiculise un abbé de cour inculte qui fait consister l'agrément de la vie dans les plaisirs du lit et de la table, dans le droit de satisfaire ses caprices, dans l'argent et dans les honneurs, il met en scène trois moines modèles, deux franciscains et un chartreux, et un vieux chanoine qui mène une existence paisible et confortable, à l'abri du besoin et du scandale, après avoir été successivement chanoine régulier de Saint-Augustin (comme Erasme lui-même), chartreux, bénédictin, cistercien, brigittin et enfin croisier. Edifiant itinéraire que celui de ce personnage qui, comme l'indique son nom, a vainement tout essayé pour atteindre une religion qui le fuyait. Non moins édifiantes et tout aussi révélatrices des sentiments d'Erasme à l'égard du monachisme sont les circonstances qui ont décidé de la vocation monastique de Pampire : «Mon père me déshéritait, j'avais perdu mon bien, j'avais perdu ma femme. [...] Bref, je songeai sérieusement à me pendre ou à me jeter quelque part dans un monastère. [...] — Je vois que tu as choisi le genre de vie le plus doux. — Non, j'ai pris celui que je croyais alors le plus cruel, tant j'étais devenu pour moi un objet d'horreur». S'il en est qui se laissent «arracher au siècle comme à un naufrage», il en est aussi qui, comme Pampire, choisissent le monachisme par masochisme. Qu'est en effet le monachisme, sinon «un nouveau genre d'esclavage inventé sous le couvert de la religion»? Erasme ne renie pas les propos tenus par un autre de ses personnages :

«Si l'on regarde la plupart des couvents, répond-il à ses censeurs parisiens, ce que dit le jeune homme n'est que trop vrai. Là où l'on ne se consacre pas à l'étude des lettres sacrées, là où n'est pas la vigueur de l'Esprit, là où l'on ne trouve pas la charité adoucissant tout, là où les chefs n'encouragent pas par l'exemple de leur vie, ne repaissent pas les cœurs de la parole divine et n'exhortent pas amicalement mais se contentent, avec un orgueil plus que tyrannique, de commander et de sévir, qu'y a-t-il d'autre qu'un misérable esclavage sous le couvert de la religion ? Ailleurs, on peut assurément vivre pieusement; là, ce n'est pas possible. Et des monastères comme ceux-là, il n'y en a que trop, un peu partout».

La critique érasmiennne du monachisme s'explique par la dégradation de l'idéal monastique et par la décadence des monastères plus que par la vocation plus ou moins forcée de l'auteur ou par son aversion pour la vie conventuelle. On peut d'ailleurs se demander si ce n'est pas pour éviter que l'on se méprenne sur ses intentions qu'Erasmus s'intéresse surtout, dans les *Colloques*, aux couvents de femmes et aux vocations féminines. Il «ne blâme pas une chaste communauté», et il ne voudrait pour rien au monde contrarier une vocation sincère et réfléchie, mais il met les jeunes filles en garde contre les apparences trompeuses et il les avertit des risques qu'elles courent.

Monachus non est pietas. On connaît la phrase célèbre de l'*Enchiridion militis christiani*. Les moines n'ont pas le monopole de la piété, la perfection évangélique est accessible à tous les chrétiens, car elle ne réside pas dans le genre de vie, dans le costume, dans la nourriture, dans des pratiques qui conduisent à l'étouffement de la charité, dans des cérémonies dont la tyrannie s'oppose à la liberté acquise au baptême. La profession monastique n'est pas un huitième sacrement¹⁷, et mettre sa gloire dans ses vêtements ou dans sa nourriture, c'est agir en pharisien. Lorsqu'on lui reproche d'écrire que la forme d'esclavage où des adolescents sont tenus dans les couvents est contraire à la doctrine de l'apôtre Paul, il se contente d'ironiser :

«Mais ce qui est contraire à la doctrine de Paul n'est pas nécessairement condamnable, puisque, bien que l'Apôtre nous ait donné l'autorisation de manger de tout, une constitution de l'Eglise nous a enlevé ce droit. Et je ne sais pas si saint Paul approuverait, s'il le voyait, le genre de moines que nous voyons aujourd'hui».

Erasmus veut ramener le monachisme à ses sources historiques et chrétiennes : «Jadis, nous, les moines, nous n'étions que la partie la plus pure des laïcs». Si l'on désigne par monachisme l'authentique mépris du monde, le christianisme vécu en plénitude selon les conséquences du baptême, tout chrétien est moine. Les trois vœux sont respectables, mais l'on peut tout aussi bien y être fidèle dans la cité :

«Les moines vantent l'obéissance. Est-ce que cette vertu ne sera pas tienne, si tu obéis à tes parents, comme Dieu te l'ordonne, si tu restes soumise à ton évêque et à ton curé ? Est-ce que tu manqueras à la pauvreté, si tout ce que tu possèdes est entre les mains de tes parents ? [...] J'ajoute que ta chasteté ne courra aucun péril, même si tu vis sous le toit paternel. Que reste-t-il donc ? Le voile, une chemise de lin que l'on porte par-dessus les vêtements au lieu de la porter sur la peau, certaines cérémonies qui en elles-mêmes ne conduisent pas à la piété et ne recommandent personne au Christ, lui qui ne se soucie que de la pureté de l'âme».

Ce n'est pas seulement un jeune homme amoureux qui parle ainsi dans les *Colloques*, c'est aussi le poissonnier de *L'Ichthyophagie* et même un franciscain :

«Demande à ton parrain et à ta marraine quel engagement tu as pris au baptême, quelle robe tu as reçue. Et tu te plains de ne pas avoir une règle humaine, alors que tu es soumis à la règle de l'Évangile ? Tu désires le patronage d'un homme, alors que tu as Jésus-Christ comme patron ? N'as-tu contracté aucun engagement à ton mariage ? Pense à ce que tu dois à ta femme, à tes enfants, à ta famille, et tu verras que ton fardeau est plus lourd que si tu avais embrassé la règle de saint François».

L'institution monastique, qui n'a cessé de s'écarter de ses premiers modèles édifians, ne peut s'appuyer ni sur l'Évangile ni sur saint Paul : tout ce qui a trait à la profession de moine est de droit humain et par conséquent réformable. En rappelant que les vœux de religion n'ajoutent rien aux engagements du baptême, Erasme propose un christianisme universel, valable pour les laïcs et pour les moines :

«Les moines lancent le retrait du monde et l'attachement au Christ. Le chrétien fait tout cela au baptême, et rien ne se fait pieusement dans les monastères que l'on ne puisse faire ailleurs ou même mieux. Qu'ajoute la profession de moine ? On change de préposé, on désigne un lieu, on prescrit un vêtement, la nourriture et certaines choses humaines qui ne sont en elles-mêmes ni bonnes ni mauvaises, de sorte que celui qui les observe n'est pas nécessairement pieux, ni impie celui qui s'en détache. Affirmer cela, ce n'est pas attaquer la «religion», c'est penser que cette religion, tous les chrétiens la professent au baptême».

L'opposition d'Erasme à la prétendue perfection monastique au nom de la doctrine du baptême a fait couler plus d'encre que ses railleries, particulièrement nombreuses dans les *Colloques*, contre la cupidité des moines, leur goinfrerie, leur paillardise, leur ignorance ou leur hypocrisie. Ainsi, les allusions à l'homosexualité qui règne dans certains couvents, «sans compter d'autres pratiques que je tairai ici», dit un personnage, semblent avoir moins indisposé ses censeurs que sa conception de la perfection chrétienne, accessible à tous les baptisés.

C'est qu'Erasme, sans réclamer ouvertement la suppression des ordres monastiques, met sérieusement en cause leur utilité et dénonce allègrement tout ce qui convainc les moines de leur supériorité à commencer par leur habit :

«Celui qui porte une robe grise et une ceinture de chanvre est frère de saint François; comparez les mœurs, il n'y a rien de plus opposé ! Je parle de la plupart, et non de tous. Ce langage peut s'appliquer à tous les ordres et à tous les états. De la dépravation des jugements provient une fausse confiance, et de cette même source naissent des scandales hors de propos. Qu'un franciscain qui, par hasard, aura perdu sa corde, se montre avec une ceinture de cuir; qu'un augustin paraisse avec une ceinture de laine, ou que le moine qui doit être ceint marche sans ceinture, quelle abomination ! comme il est à craindre que les femmes n'avortent à ce spectacle ! Et, pour de semblables bagatelles, quelle rupture de la charité fraternelle ! que de haines violentes ! que de médisances empoisonnées ! Le Seigneur crie contre cela dans l'Évangile, et l'apôtre saint Paul en parle avec non moins de force; les théologiens et les prédicateurs devraient tonner là contre. [...] Essayez-vous d'ébranler cette fausse doctrine, on crie à la sédition; comme si c'était agir en séditeux que de vouloir détruire par de meilleurs remèdes un état maladif qu'un médecin ignorant a longtemps entretenu et presque tourné en tempérament»¹⁸.

C'est le boucher et le poissonnier qui parlent ainsi, dans les *Colloques*, mais un des franciscains mis en scène par Erasme n'est pas moins virulent dans sa réplique à un aubergiste qui semble croire aux vertus curatives du froc monachal : «Ceux qui font croire à ces choses sont des suborneurs ou des fous; ceux qui les croient des superstitieux.

Dieu ne distingue pas moins le vaurien sous le capuchon de saint François que sous la capote du soldat». *Cuculla non facit monachum*, la formule figure dans les *Colloques*, où Erasme se moque effrontément des déviations de la dévotion que le peuple voue à l'habit religieux, une dévotion exagérée qui pousse les malades et les mourants à revêtir l'habit franciscain dans l'espoir d'une guérison. — «Crois donc si tu veux revivre», lance un de ses personnages. Obsédés par la défense de leur habit, les censeurs laisseront passer cette réplique, où ils auraient pu trouver pourtant une résonance luthérienne, celle-là même de la justification par la foi !...

Erasme croyait-il que l'extirpation du monachisme était nécessaire à la vie du christianisme, comme l'en accuse Emile Telle dans un ouvrage qui fit grand bruit, en 1954, à cause de son parti pris anti-érasmien¹⁹ ? L'humaniste n'est jamais allé jusque-là : ce sont les cardinaux romains qui, en 1537, expliqueront au pape Paul III que la réforme de l'Eglise passe par la suppression des ordres monastiques... et l'interdiction des *Colloques* d'Erasme ! C'est que, dirait Emile Telle, — d'ailleurs, ne le dit-il pas ? — Erasme avait fini par faire admettre à un nombre considérable de chrétiens, et parmi les plus influents, que l'on pouvait demeurer «catholique» et même redevenir «vrai» chrétien en abolissant le monachisme²⁰.

C'est trahir la vérité que d'écrire que le protestantisme d'Erasme est en essence l'antimonachisme et quelquefois l'antichristianisme²¹. Il serait plus juste de dire qu'Erasme en vient à souhaiter la disparition d'une institution incapable de réaliser ses prétentions spirituelles. L'Erasme de Telle est l'Erasme de ses adversaires, pas l'auteur du colloque des *Franciscains* ou de celui du soldat et du chartreux, dialogues qui tendent à prouver qu'il y a des monastères — pas beaucoup certes — où l'exercice de la vraie piété est possible, qu'il y a de bons moines et même des moines heureux. Emile Telle ignore superbement le colloque des *Franciscains*, où Erasme met en scène des *Mendiants fortunés*, en raison de leur idéal de pauvreté et de charité. Bouffons de ce monde, si nous sommes vraiment ce dont nous avons fait profession, disent-ils, s'appliquant sincèrement à mourir au monde pour vivre au Christ, ces moines-là ne scandalisent personne par leur conduite et par leurs propos et ils prêchent quelquefois, comme le bon docteur évangélique et le pédagogue dont parle Rabelais, quand il leur arrive de rencontrer des pasteurs muets, comme le curé du village où ils se sont arrêtés : «Il se prétend très instruit, mais tout ce qu'il a appris dans le domaine des lettres sacrées, il l'a appris sous le sceau de la confession, de telle sorte qu'il lui est défendu d'en faire part aux autres».

Dans le conflit permanent existant depuis le XIII^e siècle entre le clergé séculier et les ordres mendiants, Erasme prend souvent la défense du plus faible :

«Vous vous êtes introduits dans un monde encore crédule, lance aux mendiants le curé du colloque *L'Enterrement*. Vous étiez humbles alors, car vous étiez peu nombreux; certains d'entre vous étaient même pieux et instruits. Vous avez d'abord fait votre nid dans les champs et dans les hameaux, puis vous avez émigré vers les villes les plus opulentes, avant de gagner les beaux quartiers de chaque cité. Il y a tant de cam-

pagnes qui ne peuvent nourrir un prêtre : c'est là qu'était votre place. Maintenant, vous n'êtes que dans la maison des riches. Vous lancez les noms des papes, mais vos privilèges n'ont de valeur qu'en l'absence de l'évêque, du curé ou de son vicaire. Aucun d'entre vous ne prêchera dans mon église, aussi longtemps que je serai vivant. Je ne suis pas bachelier, saint Martin ne l'était pas et il portait cependant la mitre. Si je manque de culture, ce n'est pas à vous que j'en demanderai. Est-ce que vous vous imaginez que le monde est encore stupide au point de croire que tous ceux qui portent l'habit de François ou de Dominique ont hérité de leur sainteté ? Est-ce que ce que je fais chez moi vous intéresse ? Ce que vous faites vous dans vos tannières, comment vous traitez les vierges consacrées à Dieu, même le peuple le sait».

Mais s'il condamne volontiers l'ingérence des prêcheurs dans la vie paroissiale, Erasme n'hésite pas à se ranger du côté des moines, lorsque ceux-ci prennent la place de prêtres indignes de leur tâche. Contrairement à Rabelais, Erasme ne restreint pas aux seuls moines les accusations abusives que les Réformateurs allemands et genevois lanceront contre les prêtres et les moines, sans faire de distinction²². Par ailleurs, si Erasme place les prêtres, les évêques, les cardinaux et les pontifes dans le premier des trois cercles autour du Christ, centre de l'Eglise, centre de la société civile, il ne considère pas l'Eglise comme une hiérarchie strictement formalisée : «Il y en a parmi les moines, précise-t-il, qu'à peine accueille le dernier cercle — et encore parlé-je des moines bons mais faibles. Et il y en a parmi les veufs remariés que le Christ juge digne du premier cercle»²³.

Les attaques contre la papauté sont absentes des *Colloques*. La Folie avait, il est vrai, exprimé tout haut les sentiments d'Erasme :

«Supposons que les souverains pontifes, en leur qualité de vicaires du Christ, s'avisent de vouloir marcher sur ses traces et d'imiter sa pauvreté, ses épreuves, sa doctrine, sa croix, son mépris de la vie. Supposons simplement qu'ils réfléchissent un instant à ce nom de pape, c'est-à-dire père, qu'on leur donne, et à leur titre de très saint. Ne seraient-ils pas les plus affligés des hommes ? Ne jugeraient-ils pas que ce n'était pas la peine de sacrifier tous leurs biens à acheter cette dignité suprême ? Sans parler du fer, du poison et de la violence qu'il leur faut encore utiliser dans la suite pour la conserver.

Quelle faillite pour eux si jamais, un jour, la sagesse entrait dans leur cœur ! Que dis-je : la sagesse ? Il suffirait d'un seul grain du sel dont parle Jésus-Christ. A tant de richesses, d'honneurs, de puissance, de victoires, de prébendes, de dispenses, de revenus, d'indulgences, de chevaux, de mules, de gardes et de plaisirs de toute espèce, avec quelle désolation, devinez-vous, ils devraient substituer les veilles, les jeûnes, les larmes, la prière, la prédication, l'étude, le repentir et mille autres misères du même goût. Que deviendraient tant de scribes, de copistes, de notaires, d'avocats, de promoteurs, de secrétaires, du muletiers, de palefreniers, de maîtres d'hôtel, de proxénètes...., j'allais prononcer un autre mot, mais je veux ménager vos oreilles. Cette foule qui est à la charge du Saint-Père, pardon, cette foule qui a des charges auprès du Saint-Père, cette foule innombrable se verrait sur le sable. Quelle cruauté ! Quelle abomination !

Mais quelle horreur plus monstrueuse encore de penser que les princes de l'Eglise eux-mêmes, les véritables flambeaux du monde, pourraient être réduits au bâton et à la besace ! Ceux que nous connaissons n'y sont pas exposés. Les travaux de leur charge, ils les remettent à saint Pierre et à saint Paul, qui ont des loisirs. Il gardent pour eux le faste et l'agrément. Grâce à moi, il n'est pas d'hommes au monde qui mènent une existence plus agréable et plus exempte de soucis. N'ont-ils pas lieu de croire le Christ très content d'eux lorsque, revêtus d'ornements qui conviendraient mieux à la scène, ils se décernent, dans la pompe de leurs cérémonies, les noms de Béatitude, de Révérence et de Sainteté, et lorsqu'ils consacrent les évêques à grand renfort de bénédictions et de malédictions ? Faire des miracles, c'est vieux jeu, cela n'est plus de notre époque. Instruire les popula-

tions est fatigant. Interpréter les Evangiles, cela regarde les gens d'école. Prier est oiseux. Verser des larmes, c'est le propre des misérables ou des femmes. Vivre pauvrement expose au mépris. Céder à quelqu'un est une honte indigne d'un homme qui consent tout juste à se laisser baiser les pieds par les plus grands rois. Mourir enfin est en soi chose peu agréable, mais mourir en croix, quelle infamie ! [...]

Ces très saints pères en Jésus-Christ, ces vicaires du Christ ne déploient jamais si bien la force de leurs bras que s'il s'agit d'atteindre ceux qui, à l'instigation du diable, essaient d'écorner ou de rogner le patrimoine de saint Pierre. « Nous avons tout abandonné pour te suivre », dit cet apôtre, dans l'Evangile. Et pourtant, ils lui attribuent en patrimoine des terres, des villes, des tributs, des douanes, un empire. Dans leur ardent amour du Christ, pour conserver ces richesses, ils s'arment du fer et du feu et répandent à flots le sang chrétien. Ils croient défendre apostoliquement l'Eglise, épouse du Christ, s'ils taillent en pièces ceux qu'ils appellent leurs ennemis. Comme si les ennemis les plus dangereux de l'Eglise n'étaient pas les pontifes impies qui, par leur silence, font oublier le Christ, l'enchaînent par leurs lois vénales, altèrent sa doctrine dans des interprétations abusives et, par leur vie scandaleuse, crucifient le Christ une seconde fois »²⁴.

Si Erasme conteste le principe même d'un pouvoir temporel dévolu au successeur de Pierre, s'il s'interroge sérieusement sur l'origine divine de la primauté du pontife romain et semble hésiter à ranger cette question parmi les articles de foi²⁵, il se soumet au jugement de l'Eglise, l'important à ses yeux étant la manière dont le pape exerce son autorité. Les braves commerçants du colloque sur l'*Ichthyophagie*, dont toute la conversation porte sur le problème de l'autorité législative de l'Eglise et de la valeur des lois ecclésiastiques, tentent vainement d'y voir clair parmi la masse des opinions théologiques qui mettent à la torture tant de chrétiens, mais ils placent tous leurs espoirs en Clément VII, espérant que celui-ci aimera mieux consulter l'intérêt de l'Evangile plutôt que de revendiquer en tout son droit : le chef de l'Eglise ne doit avoir d'autre ambition que la gloire du Christ et le salut de tous les mortels²⁶. On est loin, dans ce colloque, à propos duquel on a pourtant écrit qu'Erasme aboutissait presque à une théorie du libre examen²⁷, des attaques d'un Pierre Viret contre le même pape : « Mais n'a pas été la Chrestienté eslevée en si grand honneur, qu'elle a eu un filz de putain pour son Dieu en terre, car le Pape Clément, qui a esté appelé Dieu en terre, et qui a esté le chef de la chrestienté papale, n'a il pas esté un filz de putain »²⁸.

Dieu en terre. Pour Rabelais, comme le montre bien M.A. Screech, ce titre est un blasphème, puisqu'il fait d'une créature le rival du vrai et unique Dieu. Le pape du *Quart Livre* n'est rien moins que l'Antéchrist et la religion des Papimanes, qui adorent les Décrétales à l'égal de l'Evangile, n'est qu'une parodie de la religion chrétienne. Les Décrétales sont un contre-évangile; en mettant dans la bouche d'Homenaz un éloge satirique de toutes les institutions de la chrétienté qui dérivent de cette source impure, Rabelais déclare non évangéliques les ordres monastiques; les moyens employés pour les maintenir financièrement; le patrimoine de saint Pierre; le pouvoir politique du pape; les universités qui substituent à la Bible les livres des Décrétales, parce que, sans elles, leurs privilèges périraient. Rabelais s'en prend aussi au pouvoir des clefs, que le pape, successeur de saint Pierre, s'arroe, et qui lui donnerait le droit de lier et de délier, de fermer aux infidèles les portes du Paradis; aux mérites surrogatoires, mis à la disposition de l'Eglise pour appuyer les indulgences; au concept du Purgatoire — et surtout d'un Purgatoire sous le

pouvoir du *Deus in terris*. Si réel que soit l'aspect gallican de la satire d'Homenaz, Rabelais parle autant en théologien qu'en satirique. Il rompt totalement avec la papauté et sa théologie, ce qui ne veut pas dire qu'il cesse d'être chrétien ou qu'il entende quitter le giron de la sainte Eglise catholique. La satire vise les partisans du pape, sans suggérer nettement que celui-ci revendique lui-même la révérence absolue due à un Dieu sur terre. Par ailleurs, Homenaz est raillé en tant que papimane, et non pas en tant qu'ecclésiastique ²⁹.

L'anticléricalisme au XVI^e siècle ? «Un paradoxe permanent et un défolement salutaire», écrit L.-E. Halkin, à propos de celui d'Erasme; une dénonciation de la caste des prétendus spécialistes de Dieu, de l'introduction de l'esprit mondain et de la politique dans l'Eglise, de la course éhontée des prélats vers les honneurs et vers l'argent, de la décadence de la prédication, de l'abandon de l'idéal missionnaire, d'une conception juridique, militaire et bureaucratique de l'Eglise ³⁰.

Le XVI^e siècle ? «Un siècle qui veut croire» ³¹ ou qui, comme le poissonnier des *Colloques*, ne veut pas douter ³². Un siècle qui aimerait croire que pour être pieux, il n'est ni nécessaire ni suffisant d'être moine, qu'il n'est interdit à personne d'être chrétien, à personne de posséder la foi, à personne même d'être théologien comme le proclame Erasme, moine sécularisé, prêtre et théologien, par la bouche d'un laïc, d'un simple chrétien, dans le *Banquet religieux*, où il réaffirme son souci d'une théologie laïque et vécut ³³. Pas plus que celui de Rabelais, l'anticléricalisme d'Erasme n'est synonyme d'irréligion, ni même hostilité voire indifférence à tout cléricalisme ³⁴, mais réaction contre un cléricalisme étouffant, plaçant la Règle au-dessus de l'Evangile pour constituer une Eglise dans l'Eglise ³⁵.

L'insistance avec laquelle certains historiens catholiques le montent en épingle, les uns pour l'assimiler à de l'antichristianisme, les autres pour en souligner les aspects positifs, témoigne de la permanence d'un conflit toujours latent au sein de l'Eglise, en même temps que de la pertinence d'un jugement de Lucien Febvre : «On retrouve et, de son temps déjà, on retrouvait chez Erasme ce qu'on avait en soi» ³⁶. N'est-ce pas d'abord pour cela qu'Erasme est toujours «parmi nous»?

NOTES

¹ *Dictionnaire de théologie catholique, Tables générales*, Paris, 1951, col. 182.

² *Catholicisme*, t. I, Paris, 1948, col. 633-648.

³ L. Febvre, *Au coeur religieux du XVI^e siècle*, Paris, 1957.

- ⁴ L.-E. Halkin, *Erasme parmi nous*, Paris, 1987, p. 397.
- ⁵ M.A. Screech, *L'Évangélisme de Rabelais. Aspects de la satire religieuse au XVI^e siècle*, Genève, 1959, p. 77.
- ⁶ L. Febvre, *Le Problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, 2e éd., Paris, 1947, p. 341, pp. 334-335, p. 355.
- ⁷ Rabelais, *Gargantua*, chap. 19.
- ⁸ L.-E. Halkin, *Erasme parmi nous*, p. 123.
- ⁹ Rabelais, *Tiers Livre*, chap. 21.
- ¹⁰ Rabelais, *Tiers Livre*, chap. 19. Cf. V. Develay, *Erasme. Les Colloques*, t. II, Paris, 1875, p. 290.
- ¹¹ Rabelais, *Gargantua*, chap. 45.
- ¹² Rabelais, *Gargantua*, chap. 39.
- ¹³ L.-E. Halkin, *Erasme parmi nous*, pp. 124-125.
- ¹⁴ Rabelais, *Gargantua*, chap. 40.
- ¹⁵ M. Lazard, *Rabelais et la Renaissance*, Paris, P.U.F., 1979, pp. 108-109.
- ¹⁶ Le développement qui suit, avec les extraits des *Colloques*, est tiré de : F. Bierlaire, *Les Colloques d'Erasme : réforme des études, réforme des mœurs et réforme de l'Eglise au XVI^e siècle*, Liège-Paris, 1978, pp. 160-170 et pp. 244-254.
- ¹⁷ La formule est de L.-E. Halkin, *Erasme parmi nous*, p. 163.
- ¹⁸ Nous reproduisons la traduction de V. Develay, *Erasme. Les Colloques*, t. II, Paris, 1875, pp. 314-315.
- ¹⁹ E.-V. Telle, *Erasme de Rotterdam et le septième sacrement. Etude d'évangélisme matrimonial au XVI^e siècle et contribution à la biographie intellectuelle d'Erasme*, Genève, 1954, p. 11.
- ²⁰ E.-V. Telle, *op. cit.*, p. 6.
- ²¹ E.-V. Telle, *op. cit.*, p. 11.
- ²² M.A. Screech, *L'Évangélisme de Rabelais*, p. 95.
- ²³ Ph. Denis, *Le Christ étendard. L'Homme-Dieu au temps des Réformes, 1500-1565*, Paris, Ed. du Cerf, 1987, pp. 69-70.
- ²⁴ L.-E. Halkin, *Erasme parmi nous*, pp. 119-121.
- ²⁵ H.J. Mac Sorley, «Erasmus and the Primacy of the Roman Pontiff : Between Conciliarism and Papalism», dans *Archiv für Reformationsgeschichte*, t. 65, 1974, pp. 37-54.
- ²⁶ F. Bierlaire, *op. cit.*, p. 242 et p. 288. Cf. V. Develay, *op. cit.*, t.II, pp. 253-255 et p. 258.
- ²⁷ J.-B. Pineau, *Erasme. Sa pensée religieuse*, Paris, 1924, p. 234.
- ²⁸ M.A. Screech, *op. cit.*, p. 78.
- ²⁹ M.A. Screech, *op. cit.*, pp. 77-86. Cf. Rabelais, *Quart Livre*, chap. 48 à 53.
- ³⁰ L.-E. Halkin, *op. cit.*, p. 163 et p. 435.

31 L. Febvre, *op. cit.*, pp. 490-501.

32 V. Develay, *op. cit.*, t. II, p. 260.

33 F. Bierlaire, *Erasme et ses Colloques : le livre d'une vie*, Genève, 1977, pp. 57-59.

34 J.-B. Pineau, *op. cit.*, p. 265.

35 L.-E. Halkin, *op. cit.*, p. 164.

36 L. Febvre, *op. cit.*, p. 350.

Table des matières

Robert Joly

Présentation

Au-delà et en deçà, par Robert Joly

Anticlérical, anticléricalisme: évolution de ces termes, par Henri Plard

Hérétiques ou anticléricaux? Les « Cathares » dans nos régions avant 1300,
par Georges Despy

Erasme et Rabelais: d'un anticléricalisme l'autre?, par Franz Bierlaire

L'anticléricalisme puritain: un paradoxe?, par Hugh R. Boudin

L'anticléricalisme d'Uriel da Costa et de Spinoza face à l'orthodoxie,
par Henry Méchoulan

«Variations sur un thème» dans l'historiographie belge des XIX^e et XX^e siècles:
l'anticléricalisme de Patrice-François de Neny (1716-1784), par Bruno Bernard

L'anticléricalisme économique au XVIII^e siècle à propos du monachisme et de la dîme,
par Hervé Hasquin

L'affaire Mortara et l'anticléricalisme en Europe à l'époque du Risorgimento,
par Georges J. Weill

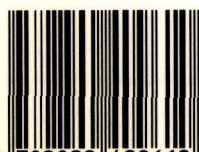
Démocratie, socialisme, anticléricalisme, et inversement, par Jean Puissant

La caricature anticléricale en Belgique aux XIX^e et XX^e siècles. Une continuité?,
par Anne Morelli

L'anticléricalisme pendant la guerre civile d'Espagne, par José A. Ferrer Benimeli

En guise de conclusion..., par Alain Dierkens

ISBN 2-8004-0961-4



9 782800 409610

couverture J.C. Geluck/T. Suykens